

HUMANITÉS, HUMANISME : AU-DELÀ DE LA CULTURE ANGLAISE

Mamadou KANDJI

Université Cheick Anta Diop

Dakar - SENEGAL

« N'est-ce pas l'éclipse que connaissent les humanités dans leur sens et leur actualité première, au sein de la culture et de la société contemporaine (qui) entraîne le déclin de l'humain »¹ se demandait Georges Steiner au sujet de la déshumanisation des sociétés modernes.

Lionel Trilling, auteur de l'Imagination Libérale (1950), s'est penché sur la pensée humaniste dans la littérature et la société anglaise. Trilling avance que la plupart de l'humanité est sous l'empire d'une inertie morale et d'une incapacité à prendre de bonnes décisions. Il montre que la violence et la menace qui pèsent sur la littérature contemporaine, notamment dans les œuvres de Dostoïevski, de Kafka et de D. H. Lawrence, a malheureusement été intériorisée par les lecteurs et qu'il y a comme une banalisation du choc de l'art contre la société et que, de plus en plus, l'anti-social est accepté comme social et érigé en norme.

Trilling déplore que la sincérité des personnages de Shakespeare tels que Horatio dans Hamlet, ou l'honnêteté des personnages de Jane Austen ait disparu de la littérature. C'est ainsi que Trilling élargit le champ d'investigation de

la littérature au-delà des perspectives morales et psychologiques. Telle est la grande portée de son ouvrage *Beyond Culture: Essays in Literature and Learning*, (1965).

Trilling propose une littérature qui sert de médiation entre la société et les valeurs humaines. Une littérature humaniste.

En Angleterre, l'humanisme libéral qui place une confiance totale en l'homme et non sur les systèmes politiques et sur les idéologies coloniales est né au début du XX^e siècle. Le roman de l'époque édouardienne, notamment à travers les œuvres de E.M. Forster s'en fait l'écho par une diatribe contre l'insincérité des idéologies fausses et les politiques insincères. L'homme devient ainsi la mesure de toute chose dans ce projet de société :

Dans un essai remarquable « *What I believe* » (1938), le romancier E.M. Forster annonce son attachement profond à l'individualisme, aux valeurs humaines :

“If I had to choose between betraying my country and betraying

my friend I hope I should have the guts to betray my country”

Cet humanisme libéral est pour Forster véhiculé par les valeurs aristocrates dont la sensibilité, le courage représentent la véritable condition humaine et la victoire permanente de notre étrange race humaine sur la cruauté et le chaos né de la première Guerre Mondiale dont l'humanisme libéral constitue une vive réaction. T.S. Eliot dont on reviendra sur les œuvres appartient à cette tradition. Eliot dénonce la vacuité de l'homme moderne en quête d'une âme.

Ce n'est pas véritablement cette « grande tradition » de la culture anglaise qui nous intéresse principalement aujourd'hui. Notre propos est de voir comment la musique participe de la tradition culturelle anglaise en allant au-delà des canons classiques formulés par Trilling.

L'idée de concorde et d'harmonie musicale parcourt la littérature anglaise et est inspirée de la Renaissance italienne. Il y a des écrivains qui chantent comme des hiboux et d'autres qui chantent comme des rossignols.

La musique apparaît dans la poésie anglaise, dans le théâtre anglais et dans le roman anglais. La musique

¹ Mamadou KANDJI est Professeur de littérature anglaise à l'UCAD.

c'est ce qui explique l'humain en l'homme. La musique est cérébrale, biologique. Elle est force vitale, proche du sacré. Elle est parfois liturgique. La musique est célébration du mystère de la transcendance, depuis les chants d'Orphée. La musique c'est ce qui fait l'humanité de l'homme. C'est le Rubicon que l'animal ne pourra jamais franchir. La musique et poésie sont proches. Entre Muse et musique, entre sonnet et sonate il y a une correspondance. Dans les humanités de la Renaissance – et chez les Elizabethains en particulier – la musique faisait partie des programmes scolaires. Elle était partie intégrante d'une vision globale de l'homme dont elle adoucissait les mœurs. Mais à partir du 18^e siècle, avec l'empirisme et la philosophie rationnelle elle est pour ainsi dire débusquée des humanités.

Il faudra attendre un siècle plus tard, la poésie romantique, pour que celle-ci revienne dans la littérature pour être aussitôt concurrencée par d'autres formes d'art telle que la peinture.

Dans la toute dernière pièce de Shakespeare, *La Tempête* (1616), le personnage de Caliban nous dit : « cette île est remplie de musique ».

La musicalité du cosmos, la danse cosmique et l'harmonie des sphères sont inhérentes à la pensée elizabethaine. Elles trouvent

Georges Steiner, *Réelles Présences, les arts du sens*, traduit de l'anglais par M.R. de Pauw, Gallimard, 1991, p.73.

également leur expression dans la médecine de Pythagore et dans l'astronomie de Képler. La musique s'accommode de toutes les disciplines. La musique est pure. La musique ne ment pas.

Shakespeare qui s'est beaucoup appuyé sur la pensée classique explore parfois l'idée de concordé à travers le binôme music/Eros. Et la notion de discorde par les cordes cassées d'un instrument de musique. Au milieu de ses angoisses, Hamlet parle de « my broken cords ». Le binôme musique/folie ou musique/guérison a été inspirée à Shakespeare par la pensée platonicienne où la musique et la justice sont associées.

L'absence d'harmonie avec soi-même est souvent rendue par Shakespeare par un sommeil trouble. Macheth qui a tué le roi Duncan ne connaît plus : « l'innocent sommeil ». Le sommeil qui débrouille les fils noués du souci » Macheth II, 2). Avec le sang qu'il a versé s'est tari » le lait de l'humaine tendresse ». Chez Shakespeare ce n'est pas le sang qui détermine la fraternité et l'humanité de l'homme puisque « Blood relations, bloody relations », c'est plutôt le lait de l'humanité tendresse « The milk of human kindness ». Kindness c'est d'abord l'humanité (mankind) pour être ensuite la bonté.

Les Romantiques anglais ont consacré de belles odes au rossignol, au symbolisme aviaire et à la musique. C'est le cas de John Keats. Et le Romantique Shelley dédie son poème « A l'Alouette » qui « versez de tout votre

cœur des accords propres de l'art non prémédité d'une voix qui perce et qui enchante »

Largement tributaire de l'humanisme classique, le Romantisme met en avant Dieu, la nature, l'amour et l'héroïsme. Dieu comme postulat transcendant revient dans l'humanisme Romantique. Ceci a permis à Steiner de penser que globalement tous les grands écrivains et penseurs sont des croyants. Une idée à méditer.

Dans son essai sur Milton, T.S. Eliot montre que chez Milton, poète aveugle, la syntaxe suit la signification musicale alors que chez Shakespeare, il y a comme une fusion presque totale de l'imagination auditive et des autres sens. Chez Milton, il relève une hypertrophie de l'imagination auditive au détriment du visuel et du tactile. Lire le *Paradis Perdu* de Milton requiert, dès lors, deux lectures superposées : une lecture pour la musique et une autre lecture pour le sens. Mais le plaisir de l'oreille étant sollicité, on peut se passer du sens dit Eliot, car Milton, à la différence de Shakespeare, n'infuse jamais le mot d'une nouvelle vie.

Les « pays » de la Grande Bretagne qui sont de culture celtique ont une solide tradition du chant et de la musique : ce sont l'Irlande, l'Ecosse et le Pays de Galles. L'Ecosse a sa cornemuse, le Pays de Galles son bran et l'Irlande sa harpe.

Les *Mélodies Irlandaises*, une collection de 24 chansons de Thomas Moore mettent tout

l'accent sur le passé glorieux d'une Irlande, un paradis perdu, un monde idéal non corrompu par la civilisation. On'y trouve deux symboles : le rocher et la harpe. L'Irlande est traditionnellement une civilisation de l'oralité.

Dans la mythologie irlandaise on parle beaucoup de la harpe aux mélodies infinies et, paradoxalement, de la mollesse du rocher. Moore pose le problème de l'authenticité par opposition à l'inauthenticité des valeurs irlandaises. L'une des mélodies, composée en 1808, s'intitule La Rencontre des Eaux, une belle ballade qu'accompagne une musique sentimentale avec, en arrière-plan, un décor : vallées luxuriantes, vertes prairies, ruisseaux et cours d'eau clairs et limpides. Un décor pastoral qui évoque l'un des mouvements de la 6^e symphonie de Beethoven. Il s'y agit d'une Irlande idéalisée, reconstruite, et imaginée comme Yeats le fera plus tard dans son *Mouvement du Crépuscule Celtique* où l'écrivain ressuscite la vieille mythologie celtique. Yeats s'appuie sur la mémoire de vieilles femmes, des grands-mères et des chansons populaires transmises de nourrice à nourrisson.

Moore associait la musique et la poésie, la musique et la politique. Il a raffiné la musique gaélique. Il chante les malheurs de son pays. Malheureusement à partir de 1821 on sépare ses poèmes de leur musique.

Pour Moore, la rencontre des eaux n'est que le symbole d'un monde froid où, par dessus les tempêtes il suggère que les cœurs des hommes

se retrouvent dans la paix et la concorde.

L'autre irlandais, Joyce, s'appuie sur la musique dans ses romans. Son héros Stephen Dedalus, tire son nom de la mythologie grecque. La musique chez Joyce satirise la vieille bourgeoisie irlandaise, au sourire creux, malade et proche de la mort, au rire de bronchite, « bronchitis laughter », écrit Joyce :

« La musique signifie ... Dans la musique la forme est contenu et le contenu la forme. La musique est en même temps sémantique, charnelle, à la recherche de résonance dans notre corps... Nous sommes, en regard de la musique, humains, trop humains. »²

Et pourtant, la façon dont la musique explore une non-humanité radicale dépasse l'entendement humain,³.

Dans les œuvres de Eliot, Joyce et de Kafka, la musique devient support du mythe.

Auteur du XX^e siècle T.S. Eliot reste tout de même une sensibilité Romantique. Eliot s'appuie sur la musique dans le fond et dans la forme. *Portrait of Lady*, retrace effectivement le portrait d'une aristocrate de Boston. Un cadre solennel avec en arrière-plan les *Préludes* de Chopin, en présence de son jeune amant, dans une atmosphère digne du tombeau de Roméo et Juliette où l'on est prêt à ressusciter l'âme du célèbre compositeur. Dans sa poésie, Eliot

superpose des images acoustiques et une syntaxe gémissante et répétitive exploitant les possibilités incantatoires de la langue anglaise. L'incantation, chez Eliot, c'est la récréation du monde, c'est la résonance des mots. C'est le désir de s'échapper de la condition bourgeoise en même temps que la volonté de jouir des privilèges de cette classe car, toujours chez Eliot, le sens c'est l'expérience saisie après l'instant.

Et la musique d'aujourd'hui ? Quel est son statut ? Un premier constat : elle s'est dissociée de la littérature. La ville de Liverpool est tout de même devenue le socle de la renaissance musicale anglaise parce qu'associée aux Beatles. Il y a tout de même comme une musicalisation de nos vies et de nos cultures. Le cadre dépasse largement celui de l'Angleterre. On trouve la musique dans les supermarchés. La musicalisation de nos vies s'accompagne d'une perte de la lecture. Nos étudiants ne lisent plus. Dans nos humanités, la lecture est de plus en plus perçue comme une posture égoïste et arrogante. Dissocier des grands textes, la musique intéresse de plus en plus la jeunesse, parce qu'elle est expérience collective, à part, bien sûr, le phénomène walkman qui mérite que les sociologues s'y attardent.

CONCLUSION

Avec la crise du sens qui débute à la fin du 19^e siècle et qui a engendré la perte de confiance au langage, il paraît important de revisiter les programmes, de les réenchâtrer par un retour à l'enseignement du solfège, à

l'enseignement de la musique et des grands textes classiques qui les portent, à côté, bien sûr, des autres disciplines.

C'est à ce prix seulement que l'on pourra retrouver l'humanisme classique qui naguère faisait la fierté de l'élite intellectuelle ; humanisme qui malheureusement cède la place à une certaine démocratisation du savoir où l'on a tendance à simplifier les programmes, à réécrire, et à réinventer les règles.

Bibliographie

Gilbert Murray, *Humanist Essays*, London, Unwin Books, 1964.

Première publication, publié en 1956.

Lionel Trilling, *Beyond Culture: Essays on Literature and Learning*, 1965.

Lionel Trilling, *The Liberal Imagination: Essays on Literature and Society*, 1980.

Georges Steiner, *Réelles Présences*, Gallimard, 1991.

T.S. Eliot, *Milton, Two Studies*, by T.S. Eliot, Faber Editions, London, 1968.

Jacqueline Genet et Claude Fiérobe, *La Littérature irlandaise*, Paris, Arman Collins, 1977.

² Réelles Présences, p.258.

³ Ibid.